

COMMUNS

DANS LES MONTAGNES DE LA CAROLINE DU NORD

NICOLAS RENAUD REDACTION@COMMUNS.SITE

7 novembre 2019 - jour

Le centre-ville de Charlotte surgit comme une maquette au bord de l'autoroute : modèle générique de ville américaine à échelle réduite, avec son îlot de tours chromées au milieu de vastes banlieues vertes. L'Amérique neuve et propre, mieux que ses espaces naturels ou que la masse dense et usée de New York, incline paradoxalement à imaginer l'Amérique ancienne, millénaire, et sa discrète survie sous les pelouses et le quadrillé des routes.

Je songe ainsi, regardant le soleil levant strier l'asphalte et clignoter d'un gratteciel à l'autre, que les Cherokees présents en Caroline du Nord sont ceux ayant échappé à l'exil forcé sous l'*Indian Removal Act* au XIXe siècle. À la suite de la découverte d'or dans l'État de Géorgie, et pour rendre davantage de terres ouvertes à la colonisation et à l'expansion des plantations, les États du Sud organisèrent la déportation vers l'Oklahoma de plus de 60 000 Autochtones de diverses nations. Le président Andrew Jackson avait fait de ce nettoyage ethnique une promesse de sa campagne électorale de 1828. Les Cherokees, pour leur part, furent d'abord rassemblés et détenus dans des camps, où déjà plusieurs moururent d'épidémies et de malnutrition. Puis ils furent forcés en

1838 de marcher pendant des mois sur la « Piste des larmes » (*The Trail of Tears*). Le lent défilé sous escorte militaire laissa sur son trajet des milliers de cadavres. Hommes et femmes de tous âges tombaient de faim, de froid, de maladies et d'épuisement. D'autres étaient tués par les gardes ou des pionniers hostiles. Mais un petit groupe de résistants, mené par un chef nommé Tsali, était resté insaisissable. Tsali et sa famille furent capturés, mais réussirent à s'évader pour aller se réfugier dans les Smoky Mountains à l'ouest de Charlotte, près de la frontière du Tennessee. Un grand propriétaire terrien, adopté dans son enfance par une famille cherokee, reçut le mandat de trouver Tsali et le convaincre de se rendre. En échange, le gouvernement promettait que ceux ayant évité la migration pourraient s'installer en paix sur des terres désignées. Tsali accepta de se livrer. Les siens purent rester, mais lui et ses fils furent fusillés. Le général responsable de l'exécution obligea des Cherokees à former le peloton et faire feu.

Nous roulons vers le Davidson College, où Daniel et sa conjointe Sundi travaillent au soutien numérique de l'enseignement. Daniel, un ami de longue date connu à Montréal, m'avait suggéré de soumettre une proposition au programme d'artiste invité. Je viens y chercher un chèque dont j'ai grandement besoin, et je me réjouis

de revoir ces amis pour la première fois depuis des années.

Puisque nous sommes trois dans l'auto, nous pouvons emprunter la nouvelle voie rapide dédiée au covoiturage, qui est étonnamment dégagée en cette heure de pointe. Grisés par la douceur et le silence de l'asphalte neuf, nous filons dans une légère apesanteur, à côté de trois voies congestionnées.

Le Sud se reconnaît dans la végétation massive, ronde et humide, même en novembre, et cette manière qu'ont certains arbres de s'habiller de plantes grimpanes. Mais c'est le nord du Sud, l'air matinal de fin d'automne est frais.

L'opulence et la propreté du campus, avec ses colonnes blanches, ses atriums ensoleillés, sa pelouse luisante, ses arbres mult centenaires, témoignent d'une réalité moins présente chez nous, celle des grandes fortunes privées qui commanditent les institutions. Mes hôtes m'expliquent ce qu'est un « College of Liberal Arts » dans le système américain : une université concentrée sur le 1er cycle, offrant des baccalauréats dans diverses matières, sans recherche et sans cycles supérieurs. À Davidson, les étudiants sont généralement riches et performants. Bien que 40% de la population de la région soit noire, et 15%

RÉSUMÉ

ÉCHOS DES ANCÊTRES WENDATS EN PAYS CHEROKEE

Nicolas Renaud (auteur, cinéaste et enseignant) raconte un périple en Caroline du Nord à travers des rencontres sur les chemins d'une autre Amérique et de ses racines autochtones, où se superposent cartographies oubliées et réalités invisibles.

-PORTRAITS, RÉCITS & TÉMOIGNAGES-

latino, le collège accueille une vaste majorité blanche.

J'y suis pour une courte visite de sept jours. Le programme de mes interventions devant remplir les attentes de différents départements, je m'efforce de mettre mes idées en ordre pour passer du coq à l'âne : ateliers de montage, projections de films québécois et autochtones, conférences sur le colonialisme...

Daniel a obtenu d'être le coordonnateur des activités. En ce premier matin, il me mène à un amphithéâtre en cercle, logé dans la coupole coiffant l'édifice central du campus, où je donne la deuxième partie d'un cours des *Humanities*. Nous y sommes trois quarts d'heure à l'avance pour que je trouve mes repères avec les équipements audiovisuels. L'abondance de lumière voile l'image projetée à l'écran, car de grandes fenêtres en hauteur forment un anneau de ciel bleu à la base de la voûte. Un bouton enclenche le déploiement de toiles noires, comme des obturateurs de caméra se fermant au ralenti sur chaque fenêtre. Une longue lame de lumière se forme, pleine de poussières scintillantes, et transperce la salle du côté est, avant de s'amincir et disparaître.

J'assiste à la première moitié du cours. La jeune professeure parle de « l'expérience du colonialisme dans le corps », et de l'art de la performance comme « pratique décoloniale ». Assis parmi les étudiants en attendant mon tour, bientôt mon attention dévie alors que je sens monter un malaise inattendu par rapport à la conférence que je vais livrer, portant en bonne partie sur la culture wendat de l'époque précoloniale. Ce n'est pourtant pas la première fois que je présente quelque chose sur le sujet. Au-delà de mes liens à la communauté et au territoire, ma reconnexion à cet héritage fut nourrie ces dernières années par l'étude plus poussée de l'histoire du peuple wendat et l'exploration de la riche pensée ancestrale, élaborée entre le Lac Ontario et le Lac Huron des siècles avant l'arrivée des Européens. Mais c'est la première fois que je ressens une gêne à l'idée d'en parler. Malgré le sens intime que j'y trouve, qu'est-ce qui m'autorise à y prêter ma voix en public? Pourquoi ne m'étais-je pas posé cette question avant? Mais « autorisé » aux yeux de qui?



L'OPULENCE ET LA PROPRETÉ DU CAMPUS, AVEC SES COLONNES BLANCHES, SES ATRIUMS ENSOLEILLÉS (...), SES ARBRES MULTICENTENAIRES, TÉMOIGNENT D'UNE RÉALITÉ MOINS PRÉSENTE CHEZ NOUS

-PORTRAITS, RÉCITS & TÉMOIGNAGES-

Peut-être est-ce en me figurant le regard fictif d'autres membres de la Nation huronne-wendat, voire celui des ancêtres, que naît l'angoisse de trahir quelque chose, ou de me livrer à une sorte de mise en scène. J'essaie de me ressaisir en me disant qu'après tout il s'agit surtout de résumer des sources que je cite, dont les ouvrages de l'historien et philosophe wendat Georges E. Sioui, et le récit du missionnaire récollet Gabriel Sagard, qui a séjourné chez les « Hurons » au début des années 1620.

Puis la situation m'apparaît soudainement sous un autre angle : mon inquiétude est futile si je me dis plutôt que ce n'est pas un hasard ni vraiment mon propre choix d'être là pour cette présentation, que je viens y trouver quelque chose, comme l'une des étapes sur un chemin tracé au-delà de ma volonté. Cette idée me vient en songeant à une série d'expériences vécues depuis quelque temps, alors que de multiples coïncidences ne cessent d'entrer en résonance avec tous les aspects de ma vie. Cela s'est produit avec une acuité particulière dans certains moments clés de mon rattachement graduel à la culture wendat, mes recherches et interrogations étant réverbérées dans la rencontre inattendue de telle personne, tel animal, tel livre ouvert par hasard sur une page précise... D'autres personnes avec une ascendance wendat, connues dernièrement, et qui cherchent aussi à reprendre un fil qui ne s'est pas rompu totalement malgré l'acculturation et le métissage, m'ont relaté de mystérieuses coïncidences ayant également guidé ce parcours. Alors peut-être ne sais-je pas encore, me dis-je, quel autre signe sera conjuré par le simple fait de prononcer des paroles qui ravivent le monde des ancêtres.

Ces étranges synchronicités ne dépendent pas d'une culture plus qu'une autre, seulement certaines cultures les reconnaissent davantage et en offrent des lectures. Bien des gens de tous horizons diront avoir connu ces épisodes, généralement dans une phase intense de leur vie, où par d'apparents hasards

le monde extérieur semble s'adresser à eux, refléter ce qu'ils vivent, même aider à y voir plus clair. Si cette expérience est recadrée dans l'ancienne philosophie wendat, elle pourrait se rapporter à l'idée qu'à chaque instant, parmi les vivants dans un groupe (une famille, un peuple...), soient présents aussi simultanément tous ceux qui sont venus avant, et tous ceux qui viendront après. Car les ancêtres sont en nous, et nous étions déjà en eux. Leurs voix demeurent audibles, pour guider et enseigner, et les coïncidences font partie de leur langage. Pour

***D'AUTRES PERSONNES AVEC UNE ASCENDANCE WENDAT
(...) QUI CHERCHENT AUSSI À REPREDRE UN FIL QUI NE
S'EST PAS ROMPU (...) M'ONT RELATÉ DE MYSTÉRIEUSES
COÏNCIDENCES AYANT ÉGALEMENT GUIDÉ CE PARCOURS.***

les entendre, il s'agit parfois de faire juste un pas de côté, pour retourner dans le grand cercle intemporel des connexions invisibles. C'est aussi une façon de penser au phénomène consistant à ressentir parfois une familiarité avec une personne, un lieu, une odeur, un objet, que l'on rencontre pourtant pour la première fois. Se reconnaître dans ce qu'on n'a pas connu avant. *Re-connaître*. On a ainsi le sentiment de marcher dans un sentier qui nous attendait, où nos pas suivent un trajet que notre conscience ignore, un sentier qui mène à la fois à soi-même et à la dissolution du moi dans autre chose.

Je m'avance au micro, après une introduction prononcée par Daniel, entrecoupée à son habitude de multiples digressions et blagues improvisées, mais ne trouvant pas ici bon public. Moi ça me tire un sourire, de retrouver inchangé son élan naturel à essayer d'être drôle n'importe où et n'importe quand. Il y parvient souvent avec grand talent, et d'autres fois génère seulement un malaise, sans jamais en paraître lui-même indisposé.

J'affiche d'abord à l'écran une carte géographique. Toutes les frontières sont effacées, il n'y a plus de lignes droites, il n'y a plus de pays, d'états et de provinces. C'est une carte des langues au-

tochtones de l'Amérique du Nord. Le continent est couvert de formes irrégulières de différentes couleurs. Je suggère aux étudiants d'imaginer, devant cette mosaïque multicolore, que cette autre Amérique, cette Amérique primordiale et diverse, existe encore sous les nouvelles cartes.

Les Wendats et les Cherokees appartiennent tous deux à la famille linguistique iroquoienne. Les Cherokees de la Caroline du Nord se trouvent à l'extrémité sud de la distribution de ce groupe culturel, tandis que les Wendats se trouvent à l'extrémité nord, tant sur le territoire ancestral près du Lac Huron, que près de Québec où un petit groupe s'est relocalisé en

1650. Cette migration était une autre « Piste des larmes », pour quelques centaines de survivants laissant derrière eux des milliers de morts et les ruines de la grande Confédération Wendat, qui fut détruite en quelques années par la variole au contact des Français, et par une guerre inégale avec les Haudenosaunees qui avaient reçu des armes à feu des Hollandais. Dans le nord de l'État de New York, puis près du Lac Ontario et le long du Haut-Saint-Laurent se trouvent les six nations de la Confédération Haudenosaunee. Dans la région des Grands Lacs, cette cartographie inclut aussi les anciens pays de peuples iroquoiens disparus, dont les Ériés, les Wenronons, les Susquehannocks, les Attawandarons et les Tionontatis, tous exterminés lors des grands bouleversements des premières heures de la colonisation, par les épidémies et des conflits avec les Européens ou des nations voisines.

Toutes ces cultures étant proches à plusieurs égards, certaines choses dont il sera question dans mon exposé ne sont donc pas étrangères aux Cherokees, de même qu'aux Tuscaroras ayant également occupé jadis une partie de la Caroline du Nord avant de migrer vers les Grands Lacs. J'espère ainsi susciter davantage l'intérêt de l'auditoire, en évoquant cette résonance entre mon sujet et la terre directement sous nos pieds.

Ces peuples partagent un même récit de

-PORTRAITS, RÉCITS & TÉMOIGNAGES-

création, avec quelques variations. J'en livre un résumé pour souligner son ancrage dans des idées de coopération et de création collective, dans un rapport de réciprocité avec les animaux et non de domination, et dans la figure d'une femme comme premier être humain et fondation de l'ordre social.

Avant ce commencement de la Terre que nous connaissons, ce n'est pas le néant. Il y a déjà une structure élémentaire, faite de l'axe horizontal de l'océan infini, et de l'axe vertical d'autres mondes qui se superposent dans les

cieux et sous l'eau. La vie est déjà présente dans le monde aquatique : poisson, tortue, rat musqué, loutre, grenouille, castor, oiseaux sachant nager... Une

femme enceinte tombe du ciel, ayant glissé entre les racines d'un gros arbre du monde au-dessus, et qui tentant de s'agripper aux plantes, a retenu diverses semences dans sa main. Des bernaches joignent leurs ailes pour amortir sa chute. La tortue émerge pour offrir sa carapace et la femme y est déposée. Les animaux délibèrent pour trouver une solution afin d'accueillir la nouvelle venue. Ils plongent dans les profondeurs pour tenter de remonter de la boue du fond de la mer. Tour à tour ils échouent, puis selon les versions, c'est le rat musqué, la loutre ou le crapaud qui y parvient finalement. La boue est accumulée sur le dos de la tortue jusqu'à former une île, le premier cercle où le nouveau monde humain peut prendre naissance... La femme accouchera d'une fille, qui elle-même est enceinte de jumeaux. Ces deux petits-fils de la première femme doivent compléter la création. L'un est bon, et crée par exemple les plantes médicinales, l'autre est mauvais et crée les plantes toxiques...

Je poursuis en peignant à grands traits quelques aspects de la pensée ancestrale et des structures sociales et politiques.

Une vision de l'univers comme réseau de relations circulaires, infinies, non hiérarchiques, institue des principes de réciprocité dans les rapports sociaux et politiques, de même qu'entre les hu-

mans et tout ce qui existe dans la nature, où tout est habité d'un esprit.

Les anciens villages sont des agglomérations de vastes habitations, les « maisons longues », entourées de palissades en cercle. L'organisation sociale repose sur des clans matrilineaires. Chaque individu appartient au clan de sa mère, et les liens qui l'unissent aux autres membres de son clan sont aussi forts que les liens de la famille biologique. Mais si ce monde était « matricentriste », il n'était pas matriarcal ni patriarcal. On

**ILS PLONGENT DANS LES PROFONDEURS POUR TENTER DE
REMONTER DE LA BOUE DU FOND DE LA MER. (...) LA BOUE
EST ACCUMULÉE SUR LE DOS DE LA TORTUE JUSQU'À FORMER
UNE ÎLE, LE PREMIER CERCLE OÙ LE NOUVEAU MONDE
HUMAIN PEUT PRENDRE NAISSANCE...**

y note plutôt une constante préoccupation de l'équilibre entre les sexes, tant dans l'univers symbolique que dans la vie communautaire et politique.

Chez les Wendats, le cycle des clans a été rompu il y a longtemps, du moins comme structure sociale et généalogique effective, bien que la mémoire de cette appartenance subsiste dans certaines familles. Mais les clans perdurent dans d'autres nations comme chez les Kanié'kehá:ka près de Montréal. Quant à la maison longue, elle signifie aujourd'hui le lieu de rencontre de ceux et celles vivant selon les principes de la culture ancestrale, là où se tiennent les cérémonies, où la spiritualité continue de communiquer avec les ancêtres et les esprits de la nature, et où s'opère un système de gouvernance parallèle aux conseils de bande mis en place par le gouvernement colonial. À Wendake, après une longue période de dormance, les traditions de la maison longue furent ravivées par quelques aînés à la fin des années 1980.

Lors de son séjour en pays huron, Gabriel Sagard rapporte dans son journal de 1623 que tout vieillard seul ou autre infortuné ne pouvant chasser, pêcher et participer aux récoltes, est l'objet du plus grand soin du reste de la communauté. Ces manifestations de partage et de solidarité le mènent même à laisser

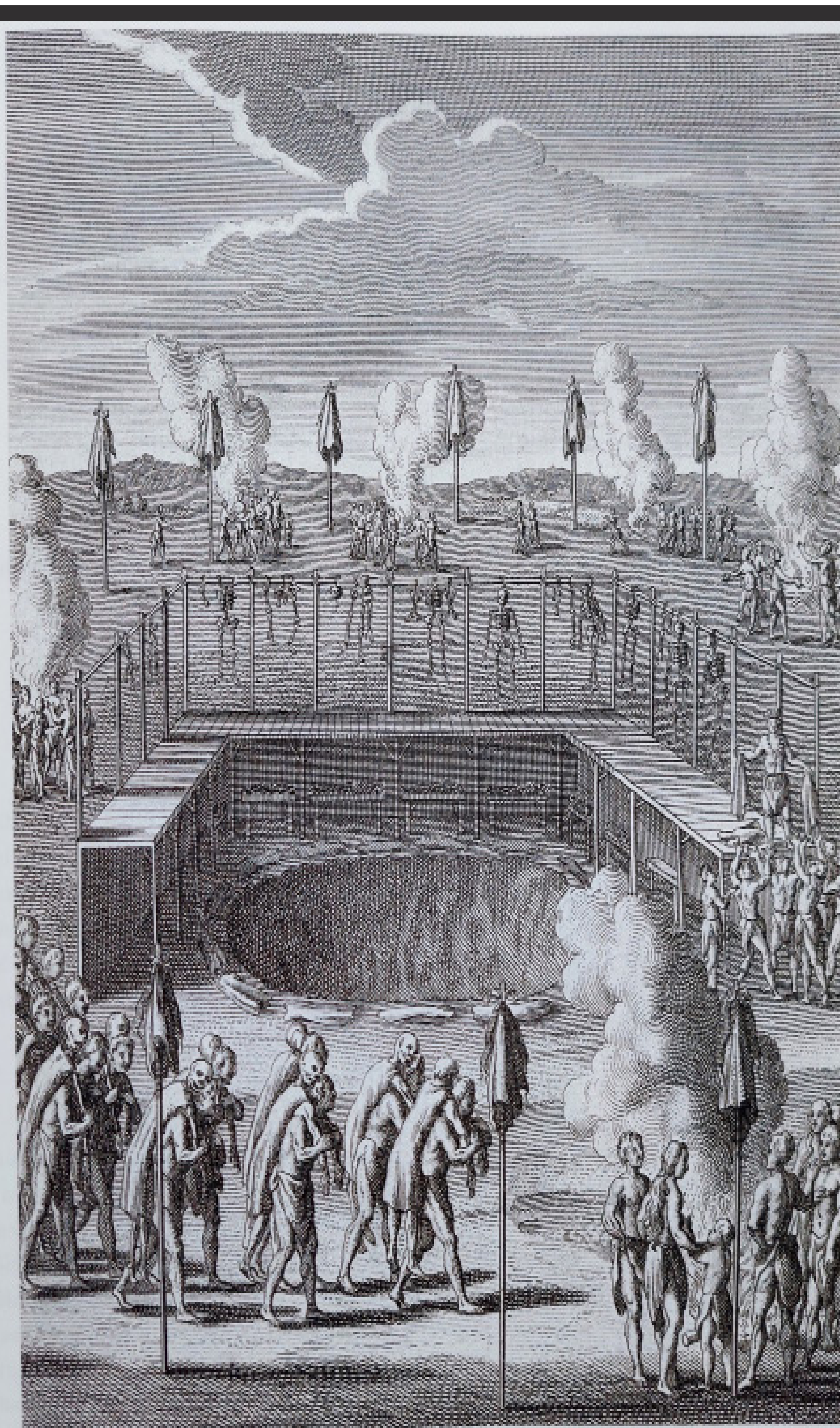
entendre, à mots couverts, des interrogations sur sa mission de changer la façon de vivre et de prier de ces gens, alors qu'il se rappelle, en comparaison, les mendiants et les miséreux affamés en France. Mais en équilibre avec la force du lien collectif, on estimait hautement le libre arbitre, la subjectivité, la liberté individuelle. Même en politique, le chef n'avait aucune autorité absolue, et de patientes délibérations visaient l'idéal du consensus. La civilisation wendat était parvenue à conjuguer une grande liberté individuelle et une forte unité collective. Une telle harmonie entre ces deux pôles se trouve difficilement à travers l'histoire des sociétés occidentales, où l'unité collective s'accomplit généralement au détriment de la liberté individuelle, ou vice versa.

Le colonialisme n'est pas que la subjugation des territoires et peuples autochtones, c'est une perpétuelle force d'élimination d'autres possibilités du monde, d'autres formes d'intelligence sociale, politique et écologique ; un effacement, même dans l'imagination, de toute alternative au capitalisme et au modèle occidental.

En guise d'épilogue, j'affiche une gravure du XVIIe siècle, illustrant la Fête des Morts chez les Wendats, d'après un récit des Jésuites. Alors que les écrits des missionnaires relatent avec épithètes appuyées le rituel macabre d'un peuple barbare, on peut en dégager plutôt l'expression d'un profond respect du cercle qui lie l'individu au groupe, les vivants aux morts, et l'unicité de toute existence humaine à la totalité de l'univers.

Périodiquement, comme lors du déménagement d'un village pour la rotation des terres où on cultivait le maïs, on exhumait les morts ensevelis individuellement au cours des dernières années, pour les transporter aux abords d'une grande fosse circulaire. Pendant quelques jours ponctués de festins, musique et contes, chaque famille pleurait son être aimé. Le squelette était lavé, débarrassé des restants de chair. On dansait en le portant sur son dos. On l'entourait des plus

-PORTRAITS, RÉCITS & TÉMOIGNAGES-



12. Artiste inconnu, Fête générale des Morts chez les Hurons et les Iroquois.

UN PROFOND RESPECT DU CERCLE QUI LIE L'INDIVIDU AU GROUPE, LES VIVANTS AUX MORTS,
ET L'UNICITÉ DE TOUTE EXISTENCE HUMAINE À LA TOTALITÉ DE L'UNIVERS

beaux objets qui lui seraient utiles dans l'autre monde. Au dernier jour de la cérémonie, toutes les dépouilles étaient déposées dans la fosse commune. Au moment de les laisser partir au pays des esprits, avant de les recouvrir de peaux de castors et de terre, quelques personnes sautaient dans la fosse pour mélanger les ossements.

Plus tard au cours de la journée, Daniel me présente des professeurs de divers départements, et il fait de la publicité pour notre projection de films dans quelques jours. Aucun ne viendra. Plusieurs s'excusent d'avoir déjà un autre engagement pour cette soirée : la conférence « Being Human ». Je demande à Daniel de quoi il s'agit. Il me dit que ça fait partie des réponses mises en œuvre à la suite de polémiques ayant secoué l'institution, par rapport aux inégalités raciales et au harcèlement sexuel subi par des étudiantes. Je repère des affiches, mais la description reste floue : un volet de la série « Être humain », avec une conférence sur « l'amitié ». Je m'étonne donc un peu de cet engouement pour l'événement concurrent, du fait que personne ne préfère venir voir des films. « Ça n'a pas grand-chose à voir avec leur intérêt pour cette conférence ou pour ces enjeux », répond Daniel, « la rectrice a annoncé qu'elle y serait, alors tout le monde veut y être vu ». Déclinant à son tour notre invitation en raison de « Being Human », un professeur d'histoire ajoute : « It's important you know, it's about being human ».

7 novembre 2019 - soir

À la fin de cette première journée chargée, nous émergeons dans l'air tiède du crépuscule. Des lampes bleutées éclairent les allées du campus et donnent un air théâtral aux renflements des vieux arbres. Daniel me dit que Sundi est déjà partie avec l'auto et que nous rentrerons par Uber. Je rechigne, toujours enclin à faire entendre ma « position » sur tout. Mais il me dit que les taxis sont rares dans ce quartier, que ça coûterait plus cher, et précise qu'Uber est une manière de joindre les deux bouts pour des gens de la classe moyenne-pauvre dans la région. D'ailleurs, tout au long de la semaine, nos

conducteurs seront systématiquement des personnes de couleur.

Nous montons dans la voiture de « Daniel L. », un homme dans la trentaine, au cou et aux épaules très larges, dont je crois deviner une origine latino-américaine. Mais sans doute est-il né ici ou arrivé très jeune, car il parle un anglais américain sans accent. L'autre Daniel a pris le siège du passager à l'avant. Son nom de famille commence aussi par L, alors pour faire la conversation, il demande si par hasard ils n'ont pas exactement le même nom. Ce n'est pas le cas, le nom du chauffeur est « Long ».

Un silence s'ensuit. La voiture accélère à la fin de la courbe d'accès à l'auto-route. Puis il poursuit : « Ma famille a reçu ce nom il y a quelques générations, car nous sommes les gardiens des cérémonies dans une *longhouse* de la nation cherokee. »

Un courant électrique me traverse le corps. Il me paraît extraordinaire de tomber sur ce chauffeur Uber « gardien des cérémonies de la Maison longue », après le cours du matin, à mon premier jour sur son territoire, et considérant que la population cherokee représente moins de 1% de celle de la ville et de l'État.

Je demande à Daniel Long s'il y a encore des clans dans sa communauté. « Heu... What do you mean? », dit-il sur un ton d'incrédulité, se demandant sans doute pourquoi ce type blanc avec un accent français lui parle de « clans ». Je clarifie : « I mean... one belongs to their mother's clan... Most clans' names would be connected to an animal... ». Je perçois à son sourire en coin que l'autre Daniel trouve insolite lui aussi que je sois en train de répéter mot pour mot une partie de mon exposé de la matinée.

- Oh! Yeah... I'm Wolf Clan.

Je m'attends à ce qu'il soit curieux de savoir pourquoi ça m'intéresse, qu'il veuille continuer la conversation sur ce sujet et me permettre de m'instruire davantage. Mais il n'en est rien. Je n'insiste pas. Il parle de la ville, des endroits où il aime aller prendre un verre, manger, se promener, voulant être utile puisqu'il

conduit des « Canadiens ».

Dans la petite rue résidentielle très sombre, aux lampadaires trop espacés, l'autre Daniel a déjà dit bonsoir à notre chauffeur et marche vers sa porte, pressé de retrouver la tornade des deux chatons que lui et Sundi viennent d'adopter. Avant de descendre, je dis à Daniel Long que je m'intéressais à la maison longue et aux clans car je suis Wendat, précisant « or Huron, you know? Well... *part* Huron ». Je reste incertain si ça évoque quelque chose pour lui, au ton vague de sa réplique : « Oh... OK ». Alors que je m'extirpe de la banquette arrière et m'apprête à refermer la portière, il se retourne et passe le bras entre les deux sièges pour me serrer la main, sans ajouter un mot.

10 novembre 2019

Nous marchons au pied d'une montagne. En contrebas du sentier, une rivière ressemble à une coulée de verre incrustée dans le pli de la vallée. Tantôt du verre mince et légèrement fumé en teintes de miel, glaçant un lit peu profond de sable et de gravier ; tantôt d'épais fonds de bouteille aux reflets turquoise, là où des bassins plus creux tournoient lentement entre de gros rochers.

En cette unique journée libre de ma visite, j'ai choisi de marcher en forêt plutôt que d'explorer la ville. Scrutant la Caroline du Nord sur Google Maps, une attraction est née pour l'étonnante étendue des surfaces vertes dans l'ouest de l'État. Après quelques recherches, nous avons identifié un sentier isolé dans les montagnes, à deux heures de route.

Au bout de quelques courbes suivant le tracé de la rivière, le sentier mène à l'impasse d'une paroi rocheuse plongeant dans l'eau. Nous discernons sur la rive d'en face une percée dans la végétation où la piste semble continuer. Nous restons d'abord perplexes, car la traversée n'est pas évidente à cet endroit où le courant s'accélère. Mais la carte montrait bien la possibilité d'une randonnée se poursuivant encore sur quelques kilomètres. Nous nous engageons sur un chapelet de rochers qui retiennent des troncs d'arbres déposés par les crues. Je

m'émeus vite de la nostalgie des petites aventures d'enfance, de ces passages à gué où l'on mesure le saut sur la prochaine pierre, où l'on garde l'équilibre sur un billot humide. C'était la matière de mes étés, à explorer tous les coudes et tous les bouillons de la rivière Saint-Charles qui traverse Wendake.

Au milieu de la rivière, le bruit des veines de courant que nous enjambons remplit tout l'espace, puis quand nous foulons l'autre rive, la rivière redevient l'arrière-plan des chants d'oiseaux et de la brise soufflant dans les branches. Une famille avec de jeunes enfants, arrivée derrière nous, renonce et rebrousse chemin.

Daniel a apporté son petit cylindre électronique qui vaporise de l'huile de THC. Quelques bouffées frappent juste assez fort entre les deux yeux, sans couper les jambes dans la marche.

La rivière en aval paraît s'évaporer dans un grand vide entre les falaises, dévalant une entaille de la terre de plus en plus profonde, tandis que le sentier s'en éloigne, de plus en plus ascendant. L'univers est devenu vertical. La forêt se referme, nous enveloppant d'une ombre fraîche qui apaise nos visages en sueur dans la longue montée. Des zones peuplées de pins, où le sol est couvert d'aiguilles dorées, alternent avec des bouquets de feuillus verts et jaunes. Plus loin, nous traversons le territoire des grands érables. Leurs feuilles éclairées par-derrière tendent autour de nous des voûtes de celluloid écarlate.

Sur un plateau au terme de l'ascension, on devine le gouffre derrière les cèdres et les pins agrippés aux crevasses du roc. Cloué au large tronc dénudé d'un arbre mort, le pictogramme d'un corps en chute libre dans un triangle jaune avertit du danger des falaises. Sept personnes y ont fait des chutes fatales depuis 2001.

En approchant de ce grand vide, on voit la lumière mourir dans le canyon, un mur d'ombre étant projeté sur la falaise d'en face par la paroi de notre côté. Sundi devient pâle, recule et s'assoit en retrait, une main tenant fermement la branche d'un petit cèdre bien ancré. Il lui arrive d'éprouver un mal des hauteurs. Daniel



reste à ses côtés. Moi aussi, dans ce genre d'endroit au seuil d'un abîme, j'ai toujours une peur au ventre, me trouvant aux prises avec l'imagination insistante de la chute, par accident ou soudaine impulsion suicidaire. Mais ma peur est domptable. Je m'étends pour ramper à plat ventre, passant le menton juste au-delà du rebord de la cassure pour regarder au creux du canyon, où la vue s'éteint sur des amas de roches et d'arbres cassés qui glissent dans la pénombre. J'entends la rivière loin en bas, comme un chantonnement dans la gorge, sans parvenir à la voir. La tête au-dessus du vide, tout le reste de mon corps se cramponne au roc. Le soleil me chauffe le dos, tandis que l'air frais du grand trou obscur me monte au visage. Je pense à ceux qui sont morts ici, j'imagine l'instant du faux pas, la force de la gravité et la dureté des rochers pour broyer un corps, disloquer une ossature, puis le grand silence l'instant d'après. Et ensuite des cris ; j'imagine des noms résonnant dans le gouffre, des noms criés dans la voix écorchée d'un proche resté en haut.

Le jour décline, mais nous décidons de poursuivre encore un peu avant de faire demi-tour. Le tracé du sentier s'écarte à nouveau du canyon, puis devient de plus en plus ténu dans la végétation. Une série de gros arbres affaissés nous forcent à grimper ou à ramper, brûlant vite nos restes d'énergie. Bientôt le sentier s'évanouit, au flanc d'un escarpement abrupt, où une source ruisselle en multiples cordes scintillantes dans un escalier de pierre grise et de mousse verte. Je vais m'y

pencher pour laisser couler un filet d'eau froide sur ma nuque, jusqu'à ce que mon t-shirt trempé colle à ma peau, ce qui semble charger mes poumons de forces nouvelles. Nous étirons la pause en silence, avant de nous remettre debout lentement, un à un, pour repartir vers l'auto paraissant maintenant bien loin.

Sous mon sac, que je reprends au pied du mur de mousse, un détail au sol retient mon regard. Ce qui semblait être la partie dénudée d'une pierre ronde, enfoncée dans les feuilles mortes et la terre noire, paraît plutôt fait d'une autre matière, et porte des marques formant un motif régulier. Remarquant aussi la parfaite géométrie ovale de l'objet et sa surface lisse, l'idée qui me vient est celle d'un œuf, un œuf énorme. On dirait en effet la moitié d'une sorte d'œuf préhistorique émergeant du sol, de la taille d'un ballon de football, avec une épaisse coquille vert-brun, gravée de dessins jaunâtres délavés et de fines rayures noires. Je dégage l'autre moitié en raclant la terre humide.

Ce que je tiens dans mes mains est en fait une carapace de tortue. Elle est encore bien refermée en dessous par le plastron blanchâtre, mais elle est cassée sur le dessus à l'ouverture du cou, lui donnant l'apparence d'une grosse noix ouverte. À l'intérieur, comme dans une urne, gisent les restes du corps l'ayant habitée il y a sans doute longtemps ; petit squelette démonté en ossements pêle-mêle.

JOURNAL COMMUNS

Site internet : <https://www.communs.site> **Dons et soutiens :** <https://www.communs.site/soutien> **Commentaires et suggestions :** contact@communs.site **Édition, direction de publication, révision :** Simon Galiero, Julie Hennessey **Images :** Nicolas Renaud pour les 2 photos et Artiste Inconnu pour la gravure **Mise en page :** merci à Benoit Boulianne